

TVERDOTA GÁBOR

LA CHRÉTIENTÉ DES VIPÈRES

ANALYSE DU ROMAN NŒUD DE VIPÈRES DE FRANÇOIS MAURIAE

INTRODUCTION

Le nœud de vipères de François Mauriac est l'histoire d'une conversion, d'une délivrance. C'est donc, avant tout, une histoire chrétienne, mais pas une histoire *pour* chrétiens. Au contraire, on peut dire que ce qui fait sa vraie chrétienté c'est son universalité, sa capacité et sa volonté de toucher l'être humain en tant que tel. Pour les croyants ce roman pourrait être un avertissement, une incitation à se poser la question : « Suis-je un bon chrétien ? Est-ce que je comprends la religiosité comme il faut ? ». Pour les non-croyants, ou athés, avec son roman Mauriac réussit un rare exploit : rendre accessible au moyen de l'art la pensée, les sensations chrétiennes, les motifs qui conduisent une personne à croire. A travers l'histoire de Louis, les concepts chrétiens comme la *foi*, *l'amour du prochain*, etc., se remplissent de vie et gagnent une certaine signification même pour ceux que le Verbe n'a jamais touché.

Ceci est rendu possible par l'humanité des personnages du roman : ils sont proches de nous, leur histoire pourrait aussi bien être la nôtre. En effet, il s'agit de gens communs, avec des mobiles communs que nous pourrions rencontrer à n'importe quel endroit, à n'importe quelle époque, en n'importe quel pays. Mauriac décrit l'homme tel qu'il est réellement : un être faible, en proie à des passions qui finissent par le détruire, angoissée de son existence, cherchant à s'agripper à la première branche trouvée et s'apercevant que ce qu'il croyait être une branche n'est qu'un morceau de bois détaché de son arbre, livrée aux caprices de l'orage que

l'on appelle *destin*. Les problèmes des acteurs du roman sont aussi les nôtres, nous ne sommes ni meilleurs, ni pires qu'eux. A la fin du roman, Louis retrouve le chemin de la foi, et indique ainsi *une des réponses possibles* aux questions de la destinée humaine. Bien entendu, cette réponse n'exclue pas les autres. Je pense toutefois que même pour ceux qui refusent la « tentation chétienne », *Le nœud de vipères* est porteur de vérités vitales.

Dans mon analyse, je tenterai de retracer la route de Louis jusqu'à sa conversion (supposée), et d'expliquer la fonction des personnages du roman dans le développement spirituel du héros-narrateur. En même temps j'essairai de dégager la conception de Mauriac de la chrétienté, ainsi que son idée de la condition humaine. Pour ce faire, j'illustrerai ces idées religieuses avec les propos d'un théologien protestant, Rudolf Bultmann, n'oubliant pas de signaler les points où la pensée de Mauriac et celle de Bultmann montre des divergences.

Étant donné que le journal de Louis est le récit en ordre chronologique des événements menant à sa conversion, j'analyserai les personnages en suivant cet ordre, tout en mettant en valeur les considérations que j'ai établies plus haut. Toutefois, avant d'entamer mon analyse, je proposerais une catégorisation des caractères du roman pour que mon raisonnement soit plus facile à suivre. Le critère de la catégorisation est tiré de la description bultmannienne de la triple relation entre l'homme et le monde, le monde et Dieu, et enfin Dieu et l'homme. En grandes lignes, chez Bultmann le monde est conçu comme une totalité qui se démarque de Dieu. Le monde est indépendant de Dieu. Dieu n'existe pas *dans* le monde, il est donc *non-existant*. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit une abstraction vide. Au contraire, Dieu est le pôle qui tient le monde en tension. Étant non-existant, il ne peut pas être *éprouvé*, on ne peut que *croire* en lui. Le sort de l'homme, vivant lui *dans* le monde se décide entre ces deux pôles : si l'homme se tourne vers le monde, et se détourne de Dieu, il répète le péché originel et n'acquiert pas d'existence originale.

S'il est capable de se détacher du monde, et de s'offrir à Dieu, il peut atteindre la rédemption.

En suivant cet optique — très simplifiée ici —, je proposerais le regroupement suivant des personnages du roman.

Pratiquement tous les membres de l'entourage de Louis sont sujets à la convoitise de quelque biens (argent, amour, enfants, etc.), et partagent par conséquent le même problème que Louis (s'agripper au monde, se détourner de la vraie religiosité et de Dieu). Il y a toutefois une différence entre eux qui permet de les classer dans deux sous-catégories : c'est cette différence que je voudrais mettre en lumière dans mon essai. Aussi, pour une catégorisation complète de tous les acteurs du *Nœud*, nous aurons besoin d'une deuxième classe qui engloberait ceux et celles qui ne pourraient pas être subsumés à la première. Il est plus facile de commencer par cette deuxième classe, bien qu'elle ne soit pas tout à fait homogène : ses représentants sont manifestement différents des autres. Ainsi, la deuxième (**II.**) catégorie comporte les personnages dont la vie est directement déterminée, de façon consciente (le cas de l'abbé) ou inconsciente (Marie et Luc), par la sphère du divin.

La première (**I.**) catégorie, qui est constituée par les personnages détournés du divin et entièrement vivant pour et dans le monde, doit être divisée en deux, car il y a deux acteurs qui changent, ou qui sont prêts à changer de classe à la fin du roman. Les deux personnages de la sous-catégorie qu'on peut nommer (**B**), et qui se meuvent vers la classe (**II.**) sont bien entendu Louis et Janine. La sous-catégorie (**A**) est donc constituée par les personnages principaux restants : la mère de Louis, Isa, Hubert, Geneviève, Alfred, Robert, etc.

I. LES RACINES PSYCOLOGIQUES DU MAL : L'ENFANCE DE LOUIS

En recueillant les allusions de Louis à son enfance et au lien qui l'unit à sa mère, il semble clair que c'est bien là que nous ayons à chercher les causes de son malheur. L'absence du père, ainsi que la gâterie de la part de sa mère ont eu un effet fatal sur sa personnalité. Les allusions à son père, fait de passage, sont fort intéressants, car on peut se demander si sa recherche acharnée de Dieu ne trouverait pas son origine dans l'absence de l'instance paternelle. Les premières réflexions où Louis montre du repentir, c'est lorsqu'il parle de sa mère. Il va même jusqu'à interpréter le malheur de sa vie comme une juste punition pour le traitement inhumain qu'il avait fait souffrir à sa mère. Il est plus dans le vrai qu'il ne le pense : celui qui est incapable de recevoir de l'amour est aussi incapable d'en donner. Louis ne veut pas de l'amour de sa mère, car cet amour ne flatte pas son *ego*. L'amour maternel, gratuit, naturel, et surtout démesuré, est en contradiction avec la réalité du monde extérieur, dont il ne reçoit que de l'indifférence. L'amour maternel, Louis n'a rien à faire pour se le procurer et l'affiliation au monde, il n'en sent pas encore le besoin. Il s'opère un décalage dans le concept de l'amour du jeune homme : l'amour maternel devient instrument de pouvoir, tandis que sa relation aux autres êtres humains devient instrumentale aussi. Tout se rapporte chez ce jeune homme à la volonté de s'assurer soi-même par l'isolation. Mais, ce mouvement vers son propre intérieur va provoquer chez lui un désir constant et de plus en plus fort de se montrer vers l'extérieur, qui sera contré par le « fol orgueil » de sa personnalité.

II. L'ÉCHEC DE L'AMOUR TERRESTRE — PREMIÈRE INTUITION DE LA TRANSCENDANCE

Pour Louis, l'amour d'Isabelle Fondaudège aurait dû être la délivrance de son « moi » mauvais, haineux, égoïste, orgueilleux. Au lieu, il a été ce qui l'a définitivement perdu. Car ce que Louis pensait avoir trouvé dans l'amour d'Isa, ce n'était pas simplement une jolie femme de bonne

famille, de quoi un jeune homme de basse souche pouvait être fier. Non, elle signifiait beaucoup plus pour lui : la rencontre avec le premier « Tu », la chance de se libérer de la prison qu'il s'était construit lui-même. L'amour d'Isa, c'était sortir de l'isolement, c'était l'illusion d'atteindre la transcendance, l'Absolu. « Je me reflétais dans un autre être et mon image ainsi reflétée n'offrait rien de repoussant. Dans une détente délicieuse, je m'épanouissais. [...] Oui, j'étais un autre homme, au point qu'un jour sur la vallée du Lys [...] j'eus la sensation aiguë, la certitude presque physique qu'il existait un autre monde, une réalité dont nous ne connaissions que l'ombre. »

A travers l'amour, Louis croît pouvoir discerner une vérité qui lui était jusque alors cachée, une lueur qui lui laisse entrevoir quelque chose dont notre monde n'est que le pâle reflet... Cette sensation ne dure pas longtemps. Lorsqu'Isa lui apprend qu'elle avait éperdument aimé un autre, un certain Rodolphe, Louis replonge dans la haine de soi, dans l'amertume. Ce qui aurait pu le sauver, c'était sa *foi* en l'amour que l'être aimé avait pour lui, et dont il vient de découvrir qu'il n'a jamais existé.

Mais a-t-il raison ? Ou est-ce son fils Hubert, par ailleurs peu intelligent et surtout peu sentimental, qui est, cette fois, dans le vrai ? Fallait-il prendre cette fillette de dix-huit ans au sérieux ? S'agissait-il du grand amour de sa vie, ou d'un « vague flirt de jeunesse », comme le décrit Hubert ? Ou peut-être d'aucun des deux. Ce qui compte, c'est la réponse de Louis. Ce qui en découle c'est que cet homme n'a pas été véritablement *changé* par l'amour. Cet amour était un épanouissement de sa personnalité, certes, il aurait peut-être pu le rendre un homme du monde, aimé des femmes, apprécié des autres, peut-être même un homme politique de grande envergure, comme il y fait plusieurs fois des allusions amères dans son récit. Mais est-ce cela que l'on appelle *amour* ?

« Jusqu'au moment où je ne peux nommer que certaines personnes comme étant les objets de mon amour, parce qu'ils m'aiment, ma femme,

mon ami, etc., jusqu'à ce moment mon amour n'est pas le véritable amour, il n'est notamment pas l'amour du prochain, car il est un amour qui choisit, et de la sorte c'est toujours mon ego qui s'impose. »⁹⁰¹ Il est vrai, l'amour de Louis est un amour égoïste, un amour qui ne se comprend pas. Mais ne soyons pas injustes envers lui. Car il est tout de même l'une des rares personnes du roman qui cherche quelque chose de plus dans le lien conjugal que l'intérêt, il se marie par amour, par passion. Cette passion qui certes est destructrice, mais c'est elle qui mènera Louis à la fin de sa vie sur le chemin de la délivrance.

Cet amour chimérique qui lui a fait entrevoir ce qu'il y a au-delà du monde va maintenant le précipiter vers le monde lui-même. Il l'utilisera pour se venger et pour se prémunir contre la sensation de son insignifiance. Il tentera de se faire imposer par la force et par la ruse, de gagner de l'importance à ses propres yeux (et au détriment de ses proches) grâce au pouvoir et à l'argent. Louis suit jusqu'au dernières pages de son récit la logique de l'empereur dément d'Albert Camus, *Caligula*. « Cela ne sert à rien de révolutionner la face du monde ; il faut atteindre le monde au cœur. », écrit le narrateur. Caligula s'exprime en termes semblables : « Il n'y a qu'une action utile, celle qui referait l'homme et la terre. Je ne referai jamais les hommes. Mais il faut faire 'comme si'. »⁹⁰² C'est une logique absurde qui mène l'empereur à commettre ses crimes sanglants et dépourvus de sens, et c'est cette même logique qui est aussi le ressort des actes de Louis. Comme Caligula, « il se fait Destin », il « remplace la Peste ». Ils se vengent des autres qu'ils détestent parce qu'ils sont trop bêtes, trop insensibles, ou trop hypocrites et lâches pour faire face à cette vérité terrible qu'est l'absurdité de la vie humaine, et qui leur cause, à eux, tant de souffrance. Ce faisant, ils tentent de manière paradoxale, à créer une certaine solidarité négative entre les hommes : ils veulent faire sentir et faire comprendre à leurs

⁹⁰¹ Rudolf Bultmann : *Hit és megértés*, L'Harmattan, Budapest, 2007, p. 138

⁹⁰² Albert Camus : *Caligula*, Librairie Gallimard, Paris, 1957, p. 119

victimes l'égalité devant la mort, devant le hasard, devant le Néant. Dans les termes de la théologie de Rudolf Bultmann, Louis « devient monde », il l'assume de façon totale. Il plonge dans la haine, la fornication, le mépris ; il adore l'argent et le pouvoir. Il tourne le dos à ce qui n'est pas monde par excellence : Dieu. Il commet le péché originel partout où il peut. Car le péché originel est ceci : tourner le dos à Dieu et se tourner vers le monde.

Isa de son côté se tourne corps et âme vers les *enfants*, ce qui augmente la haine de Louis et réveille sa jalousie — preuve que jamais il n'a pu se détourner complètement de sa femme. L'acharnement même d'Isa laisse penser que son amour envers ses enfants porte une part de compensation pour le manque de tendresse de la part de son mari. Nous devinons, d'après leur dernière entrevue dans le parc à Calèse, qu'Isa avait souffert au moins autant que son homme ; que Rodolphe ou pas, elle avait eu besoin de Louis et qu'ils auraient tout de même pu être heureux.

Ceci dit, la maternité soulève non seulement des questions psychologiques, mais aussi spirituelles. En effet, l'un des points neuralgiques de Louis est l'idée basse que se font de la religion les gens de son entourage. La maternité telle qu'elle est envisagée par Isa est attaquée à cause de son appartenance manifeste au monde matériel, voire même bestial. Le héros dénonce l'attachement à la chair de la part d'Isa lors de la mort de Marie : cette femme, si religieuse n'arrive pas à comprendre une chose que ce pécheur avare entrevoit sans difficulté. Leur fille est morte : ce qu'il y a de bon dans l'être humain, ce n'est pas sa « carcasse », ce n'est pas l'existence physique qui compte. Non pas la multiplication biologique et machinale des êtres terrestres ; c'est leur valeur intérieure, spirituelle, qui les rend uniques.

III. L'AFFAIRE VILLENAVE : UN CARREFOUR D'IDÉES IMPORTANTES

L'affaire Villenave mérite d'être traitée à part. Louis le décrit comme un tournant décisif dans sa vie, et effectivement l'on y voit s'entrecroiser une partie des thèmes importants du roman. Dans l'histoire de cette famille, le narrateur croit discerner un destin parfaitement opposé au sien, il se sent traversé par la pensée : « Voilà tout ce dont j'avais besoin, voilà tout ce dont j'ai été privé. » En effet, la femme de Villenave, contrairement à Isa, est une femme que « l'amour conjugal possédait entièrement », au point de renier son propre enfant. Le père, M. Villenave, un homme d'ailleurs médiocre, est adoré par cette femme, et envié de son fils — ce fils qu'il chérit pourtant... Peut-on imaginer une opposition plus complète au sort de Louis ?

Le vieillard se rappelle cet avocat de jadis, déjà surmené à l'âge de trente ans, une sorte de star dans son domaine, et fait des reproches amères à sa femme : « Si j'avais eu, à ce moment, une femme qui m'eût aimé, jusqu'où ne serais-je pas monté ? On ne peut tout seul garder la foi en soi-même. Il faut que nous ayons un témoin de notre force : quelqu'un qui compte les coups, qui compte les points, qui nous couronne au jour de la récompense ». Il est évident d'une part que les reproches du vieil homme sont fondés. Effectivement, de qui attendre du soutien dans la vie, dans le travail, dans la carrière, si ce n'est de celui ou de celle qui partage notre quotidien, vit à nos côtés. Mais n'est-il pas cynique de la part de Louis de jeter cela au visage d'Isa en sachant que sous la surface de leur relation conjugale une guerre sans pitié se déchaîne depuis des années ?

Ce qui est plus significatif quant à mon analyse, c'est qu'il s'opère un décalage dans la conception que se fait Louis du rôle de l'« autre », le rôle du « tu » dans la relation « je – tu ». Visiblement, dans le cas de l'affaire Villenave, comme dans maintes autres situations, l'égocentrisme de Louis est démasqué. Pour cet homme, l'« autre » ne signifie qu'un instrument. Dans ce cas, l'instrument c'est Isa, qui le mènerait au succès,

si elle remplissait ses devoirs conjugaux comme convenu... Cette cécité devant l'autre personne, l'incapacité d'y voir plus qu'un objet utile ou nuisible, de ne pouvoir y discerner plus que le reflet de lui-même — « Je me reflétais dans un autre être et mon image ainsi reflétée n'offrait rien de repoussant » —, c'est cette cécité caractéristique de la personne du protagoniste que l'affaire Villenave met en lumière. En quelque sorte, Louis est obsédé par lui-même. Rien ne l'occupe en dehors de sa propre existence. C'est ce qui explique son attachement à l'argent : par le biais de l'argent, il a du pouvoir sur autrui. Il l'avoue d'ailleurs : « [...] je résistai à mon ambition parce que je ne voulais pas renoncer à 'gagner gros' ». Ce n'est qu'ainsi qu'il se sent exister et se justifie à ses propres yeux. Cela n'empêche pas que l'angoisse dirige ses pas. Ce sont ces caractéristiques de sa personnalité dont il va se dévêtir à la fin du roman. Le premier pas de sa conversion sera de relâcher la fortune d'entre ses mains. Cette fortune dont il croit être le détenteur, mais laquelle, en réalité, le possède, cet argent qu'il croit être son seul refuge contre le monde hostile, mais c'est elle l'en fait son ennemi.

L'illusion de pouvoir se faire accepter, de s'imposer par ses biens extérieurs, par l'« objectivation » de sa personne, pour utiliser une formule hégélienne, est détruite par l'indifférence totale de sa femme vis-à-vis de son succès, et bien entendu, de sa personne. Mais il est important de noter que cette indifférence de la part d'Isa ne vise notamment pas les succès de Louis, qui sont certainement éblouissants, mais justement la personne qui les atteint. Louis est naïf, son interprétation du comportement d'Isa est complètement fautive. Il s'attend à un changement dans la conduite et dans les sentiments d'Isa à son égard, comme si sa femme ait été jamais intéressée par quoi que ce soit qu'il ait pu *créer*. Isa n'est pas une femme que la performance éblouit, contrairement à Louis qui n'est fasciné que par *le produit*.

Dans les termes de Bultmann, l'*amour* est le contraire du *produit* : le premier est constance immuable, éternelle possibilité complètement privé

de but, ou encore commandement qui se réalise constamment — et qui ne se réalise jamais. L'amour est toujours *dissimulé* : étant donné qu'il vient d'un intérieur et qu'il vise un être transcendant par rapport à cet intérieur, l'acte d'amour ne peut jamais être justifié comme tel, au point qu'il ne peut même pas « s'auto-justifier », car ce faisant la personne montrant et donnant l'amour se situerait hors de sa propre action : en la considérant comme « à justifier », il lui reconnaîtrait une fonction téléologique qui lui est tout à fait étrangère. Aimer signifie « être-dans-l'amour », aimer est *energeia* et non pas *ergon*.⁹⁰³ Or, l'approche de Louis est l'inverse de la description que donne Bultmann de l'amour chrétien. En effet, le héros du *Nœud de vipères* tente à tout prix de vaincre l'insécurité de l'existence par le biais de l'*objectivation* de soi-même : il se complaît dans ses œuvres, dans ce qu'il a été capable d'accomplir, et en attend la reconnaissance de la part des autres. Mais ce mouvement ne peut tout de même pas atteindre son but, il n'est qu'apparemment limité : car après chaque objectivation s'ensuit la sensation de l'*aliénation de soi*, qui pousse l'acteur à de nouvelles objectivations, et ainsi de suite dans un processus qui s'apparente au satanique en ce qu'en fin de compte il ne poursuit pas un *telos* quelconque mais trouve son principe dans le mouvement même. Selon cette interprétation, basée sur *La phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, ou encore sur les *Questions de*

⁹⁰³ voir Rudolf Bultmann, p. 136 : « A la question „Qu'est ce que l'amour ?”, il n'est qu'une seule réponse possible, à savoir celle de l'acte d'aimer, ce qui n'est autre que l'être-dans-l'amour. [...] Ainsi, nous devons dire que l'amour chrétien est *dissimulé* en ce sens que l'acte d'amour ne peut jamais être justifié devant une tierce personne comme étant un acte réalisé par amour et dans l'amour. En effet, l'action d'aimer n'est pas la réalisation ou l'obtention de quelque chose ; elle ne peut être reconnue dans quelqu'*ergon* ou *ktéma*. Et qui plus est, l'action d'aimer ne peut être justifiée en tant qu'amour par la personne qui l'éprouve. Car dans ce cas il se situerait hors de son action, et ne serait plus *dans* l'amour. La personne qui aime se place dans l'insécurité totale de son existence temporelle, et ce dernier n'est altéré par aucun *ergon*. En même temps cela signifie que le commandement de l'amour est toujours irréalisé ; l'exigence de l'amour est infini, et nous sommes toujours redevables d'amour envers l'autre. [...] C'est pourquoi le fourvoiement est une possibilité inhérente de l'existence historique de l'homme, tout comme celle de se comprendre à partir de ce qu'on accomplit et non de l'action, en d'autres termes : qu'on se situe à côté de son action, et qu'on se comprend à partir de l'*ergon*, de ce qu'on accomplit. »

méthode de Sartre, Louis est pris à son propre piège. Il est prisonnier dans un cercle infernal dont il n'y a logiquement qu'une seule issue : l'amour.

IV. LE THÈME DE LA NATURE

Le thème le plus fascinant du *Nœud de vipères* s'avère être celui de la Nature. Dans le roman, l'omniprésence de cette instance mystérieuse, adorée dans les religions païennes et redoutée du christianisme, est incontestable. Elle se manifeste sous diverses formes, dans diverses strates de la vie humaine. Elle est l'une des forces motrices dans l'œuvre de Mauriac, peut-être même la plus puissante de toutes.

C'est la Nature qui est présente dans l'avarice paysanne de Louis, dans son attachement anxieux à ses terres et ses vignobles, lequel attachement lui a été « légué » par sa mère, et qui à son tour a dû l'avoir par ses ancêtres vivant de la terre maternelle ; dans la maternité même, la passion de la chair qu'éprouve Isa, passion dénoncée par son mari à plusieurs reprises ; dans les descriptions inspirées que donne Louis de la nature qui l'entoure, des effets du Soleil, des nuits de clair de lune ; enfin, et surtout, dans la présence des personnages que le héros lui-même décrit comme étant les personnifications de cette Nature : Marie et le petit Luc.

En ce qui concerne l'évolution spirituelle de Louis, c'est-à-dire son rapprochement au christianisme, il me semble qu'elle est — de façon paradoxale — en grande partie redevable à la Nature. Le héros y découvre assez tôt une dimension jusqu'alors dissimulée du divin. Sa sensibilité à l'égard des phénomènes naturels lui donne plusieurs fois le soupçon d'une transcendance, par exemple lorsqu'il écrit : « un jour, sur la route de la vallée du Lys, nous étions descendus de la victoria. Les eaux ruisselaient ; j'écrasais du fenouil entre mes doigts ; au bas des montagnes, la nuit s'accumulait, mais, sur les sommets, subsistaient des camps de lumière... J'eus soudain la sensation aiguë, la certitude presque physique qu'il existait un autre monde, une réalité dont nous ne

connaissons que l'ombre. » Mais comme il le rappelle, ces moments inspirés ne se sont renouvelés qu'à de très rares intervalles durant sa morne vie.

La première fois que le héros-narrateur a dû constater une véritable fissure sur sa carapace hideuse dressée contre le monde, c'est lorsqu'il a compris combien il aimait sa petite fille, Marie. Le naturel et la pureté de cet enfant l'avaient profondément touché. Pour la première fois depuis des années, il sentait quelque chose qui n'était pas de la haine. Dans Marie, il retrouvait ce qu'il ne voyait nulle part ailleurs autour de lui : la véritable bonté d'âme, et une ferveur religieuse qui n'avait rien de feinte. Cette petite fille ne pouvait pas être classée selon les catégories à l'aide desquelles il jugeait et classait ses semblables : quelles convoitises se reflètent sur leurs visages, de quels crimes sont-ils capables pour les avoir, jusqu'à quel point leur âme est gâtée... et ainsi de suite. Non, cette fille défiait la loi qu'il s'était forcé à accepter par angoisse : qu'il n'y a aucune personne digne de foi (voir « J'avais perdu la foi dans les créatures »). Avec Marie, les préjugés bien calculés ne marchaient plus. Seulement, Marie est morte. Mais la fissure qu'elle avait ouverte ne s'est pas refermée pour toujours, elle n'attendait que d'être ouverte à nouveau. Et bien que Louis ait tout fait pour oublier sa fille, qu'il ait tout fait pour ne pas comprendre les derniers mots qu'elle a prononcés, ces « Pour papa ! pour papa », ils lui reviendront lors de sa conversion, et il en comprendra enfin la portée et la signification.

Mais le personnage principal relativement à la Nature n'est autre que Luc, le fils de Marinette, sœur d'Isa, l'une des rares personnes sympathiques du *Nœud*, morte après avoir donné vie à son premier et unique enfant. Le petit a hérité du caractère non-conformiste, voire révolutionnaire de sa mère : « il n'avait rien des Fondaudège », et cela seul l'aurait rendu sympathique aux yeux de Louis. Mais il s'agissait de plus que ça : le héros retrouvait en lui la même étrangeté qui l'avait déconcerté dans Marie. Comme s'il n'était pas de ce monde... Et certes,

il n'était pas du monde des Fondaudège, mais il n'était pas non plus de celui de Louis. Il travaillait mal, les livres ne l'intéressaient pas ; il songeait seulement à l'exercice de ses capacités, à l'entraînement de son corps. Mauriac décrit d'une manière très belle l'incroyable dynamisme du petit garçon : en effet, il ne s'agit pas dans son cas d'une grande force physique, mais d'une vitalité débordante qui englobe aussi bien la vigueur des muscles, la constance du mouvement, que la capacité d'une immobilité totale de longue durée. Chasseur sans pitié, jeune faon toujours bondissant, puis saule pleureur, immobile pêcheur, il ne connaissait pas la peur, « l'idée même ne lui en serait pas venue. »

Luc était un « être tout instinct », chez qui la bonté n'était pas une qualité acquise, comme chez Hubert, mais était issu justement de *l'ignorance du mal*. Ce petit garçon était un être d'une autre époque, où la moralité n'existait pas encore : en effet, il n'est ni moral, ni immoral, mais bien *amoral*. Pour Louis, le petit représente l'incarnation de l'homme d'avant le péché originel, tel qu'il a pu être dans le Paradis : « Si l'humanité porte au flanc, comme tu l'imagines, une blessure originelle, aucun œil humain ne l'aurait discernée chez Luc. » Toutefois, il y avait dans cet enfant quelque chose d'inquiétant qu'il est difficile de ne pas remarquer. Car cet être d'une pureté parfaite, ne connaissant pas ce qu'on appelle le *mal*, était « devenu un homme dur. En voilà un qui ne s'attendrissait pas sur les blessés ni sur les morts ! Des récits les plus noirs que je lui faisais lire touchant la vie aux tranchées, il tirait l'image d'un sport terrible et magnifique auquel on n'aurait pas toujours le droit de jouer. » Cette description de Luc paraît fort peu chrétienne... Elle le rapproche beaucoup plus des héros belliqueux décrits dans les œuvres d'auteurs antiques — qu'ils soient mythographes comme Homère, historiens comme Hérodote, Thucydide et Polybe, ou poètes tragiques —, qui allaient au-devant de leur terrible destin avec la même lucidité que Luc. Histoires sanglantes et terribles de guerres injustes, d'incestes, de vengeances, mais qui se situaient dans l'horizon de la religion de l'époque, en tant que carnages sacrés, hécatombes en guise de sacrifice

pour des dieux assoiffés de sang humain. Luc représente d'une part « l'homme à bonne conscience » au sens nietzschéen, et de l'autre, il représente l'équivocité de la Nature : la mère de tout être vivant, elle est aussi ce qui les dévore. L'image de ce personnage est fascinant pour la même raison que l'est celle des divinités grecques. « Nous pourrions les comparer à des formules qui expriment de façon claire et nette l'équilibre entre d'immenses puissances universelles. Formules qui saisissent le monde dans chacun de ses aspects comme en une *situation-limite* (*határhelyzet*), et le présentent tel que la plus infime modification dans l'équilibre causerait l'effondrement de l'univers. [...] Tels sont les figures de dieux. Dans Apollon, la plus éclatante lumière et l'obscurité mortelle du Néant se tiennent sur la ligne de démarcation, en équilibre, voire — au fond — dans une identité totale ; dans Dionysos la vie et la mort ; Dans Zeus la violence et la justice, pour ne citer que les trois plus grands dieux. »⁹⁰⁴ C'est cet équilibre entre des forces apparemment contradictoires dans le personnage de Luc que mettent en lumière les lignes de Károly Kerényi, l'historien de la religion.

Le rôle que joue Luc dans le roman est extrêmement instructif quant à la religiosité de Mauriac. En effet, on ne pourrait l'accuser de se conformer aveuglément aux dogmes catholiques (ni, bien entendu, aux idées de Bultmann sur la nature)... C'est ce petit être issu d'un monde disparu, ce mini-dieu païen, cette « source vive entre les sources » qui dévoile de nouveau à Louis le secret d'un « autre monde, une réalité dont nous ne connaissons que l'ombre », même s'il est clair que dans le contexte de la pensée chrétienne ce monde, ou la Nature, ne peut être elle-même cette réalité suprême. Elle peut néanmoins, suivant ce raisonnement, sous certaines de ses manifestations, se trahir comme l'œuvre de Dieu, et à produire un effet de *numinosité* sur le spectateur.⁹⁰⁵

⁹⁰⁴ Károly Kerényi: *Halhatatlanság és Apollón-vallás*, Magvető, Budapest, 1984, p. 428-429

⁹⁰⁵ Nous retrouvons la même idée dans la nouvelle de Maupassant intitulée *Clair de Lune*. Dans ce dernier un prêtre austère, convaincu de connaître les desseins et les œuvres de son

D'un autre côté, il faut souligner l'intérêt psychologique que le spectacle de Luc offrait à Louis. Nous pouvons dire que dans l'évolution spirituelle du protagoniste Luc joue le même rôle que Marie. Par le fait qu'il ne ressemblait à aucun des personnages de son entourage, il laissait entrevoir une *alternative* à la vie que le protagoniste s'était construite. Pour Louis, il représentait une incitation constante, qui se renouvelerait lors de son dernier entretien avec Isa, à se demander si le bonheur ne se trouvait pas sur une toute autre voie qu'il a choisie.

Ce doute vague concernant la possibilité de chemins alternatifs inconnus, « ou pour le dire au moyen d'une allusion stupéfiante d'Albert Camus », la possibilité de « se représenter Sysiphe comme heureux, au lieu de lorgner du côté de l'image de dieux oisifs, sans besoin et non atteints par le sort des hommes [voire cruels], suivant l'imagination classique du bonheur »⁹⁰⁶ et du malheur humain, ce doute donc se cristallise lors de la scène du parc entre le vieux couple en une prise de conscience tout-à-fait lucide. Ainsi, Louis se pose la question : « Est-il possible pendant près d'un demi-siècle, de n'observer qu'un seul côté de la créature qui partage notre vie ? Se pourrait-il que nous fassions, par habitude, le tri de ses paroles et de ses gestes ne retenant que ce qui nourrit nos griefs et entretient nos rancunes ? Tendence fatale à simplifier les autres ;

dieu, découvre que sa nièce tient un amant. Outragé, il décide de la surprendre en flagrant délit avec son amoureux lors d'un de leur rendez-vous secret et nocturne. Mais en arrivant à l'endroit du rendez-vous, il est troublé jusqu'à ses moelles par les beautés que la nature étale devant ses yeux. Un doute lui vient, suivi des questions qu'il se fait parfois : « Pourquoi ce demi-voile jeté sur le monde ? Pourquoi ces frissons de cœur, cette émotion de l'âme, cet alanguissement de la chair ? A qui étaient destinés ce spectacle sublime, cette abondance de poésie jetée du ciel sur la terre ? Et l'abbé ne comprenait point. » Et c'est à ce moment là qu'il aperçoit les deux amants qui s'en viennent vers lui, comme dans une scène biblique, et qu'il comprend enfin : « Dieu peut-être a fait ces nuits-là pour voiler d'idéal les amours de l'homme. [...] Et il s'enfuit, éperdu, presque honteux comme s'il eût pénétré dans un temple où il n'avait pas le droit d'entrer. » Ainsi, l'abbé, homme religieux, sûr de sa foi et de sa connaissance de Dieu, est brisé par la puissance d'un spectacle naturel, tenu pour criminel, et qu'il interprète désormais comme une manifestation jusque là inconnue de Dieu, ce Dieu qu'il croyait pourtant si bien connaître...

⁹⁰⁶ Hans Blumenberg : *La raison de mythe*, Gallimard, 2005, p. 133

élimination de tous les traits qui adouciraient la charge, qui rendraient plus humaine la caricature dont notre haine a besoin pour sa justification...»

Mais même cette prise de conscience est insuffisante pour dénouer le nœud de vipère qu'est le cœur de Louis. Pour que sa découverte atteigne non seulement son intellect, mais aussi son âme, il aura besoin de la coïncidence de deux événements, l'un tragique, l'autre bien plus prosaïque. Il s'agit de la mort de sa femme, qui était la cible numéro un de sa campagne vengeusesse, mais aussi celle dont il espérait obtenir au moins un « verdict d'acquittement ». L'autre événement, c'est tout simplement sa défaite dans la guerre qu'il avait menée contre ses enfants: en effet, il a été incapable de les déshériter. Ce sont les deux événements qui le détachent de ses biens, ou plutôt, de ce qui le tenait prisonnier pendant toute une vie. La chose à laquelle il se croyait voué corps et âme — la possession de la fortune — se révèle être, après sa perte, une chimère. Ne possédant plus ce qu'il pensait indispensable, loin de sentir une absence, il est soulagé, comme si on lui avait ôté un lourd fardeau qu'il croyait être une partie de lui-même : « J'ai été prisonnier pendant toute ma vie d'une passion qui ne me possédait pas. Comme un chien aboie à la lune, j'ai été fasciné par un reflet. »

Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'il est capable de se regarder véritablement comme *pécheur*, de comprendre que non seulement il a gâché sa vie, mais qu'il a aussi gâté celle de son entourage, celle de sa femme, de ses enfants... Il ne voyait que ce qu'il voulait voir, il détournait exprès son regard, pour ne pas se trouver en face de la vérité. « Je sentais, je voyais, je touchais mon crime. Il ne tenait pas tout entier dans ce hideux nœud de vipères : haine de mes enfants, désir de vengeance, amour de l'argent ; mais dans mon refus de chercher au-delà de ces vipères emmêlées. [...] Il ne m'avait pas suffi, au long d'un demi-siècle de ne rien connaître en moi que ce qui n'était pas moi : j'en avais usé de même à l'égard des autres. De pauvres convoitises sur la face de

mes enfants me fascinaient. Jamais l'aspect des autres ne s'offrit à moi comme ce qu'il faut crever, comme ce qu'il faut traverser pour les atteindre. » Le refus de l'*autre*, le refus de l'amour, voilà en quoi consiste le crime de Louis. Maintenant qu'il peut se comprendre comme *pécheur*, le chemin de la rédemption s'ouvre devant lui. Après sa tentative manquée pour amorcer une conversation avec ses domestiques, Louis prononce une vérité centrale du christianisme : « Même les meilleurs n'apprennent pas seuls à aimer : pour passer outre aux ridicules, aux vices et surtout à la bêtise des êtres, il faut détenir un secret d'amour que le monde ne connaît plus. [...] cela ne sert à rien de révolutionner la face du monde ; il faut atteindre le monde au cœur. Je cherche celui qui accomplirait cette victoire ; et il faudrait que lui-même fût le Cœur des cœurs, le centre brûlant de tout amour. » Il n'y a que Dieu qui puisse atteindre le monde au cœur. L'amour est une donation divine : c'est grâce à l'amour que Dieu a pour les humains que l'on est capable d'aimer. Seulement *parce que* Dieu aime l'homme peut ce dernier aimer son prochain. « Et cela veut dire que l'homme n'est capable de saisir l'amour comme possibilité de son existence [*egzisztenciájának lehetőségét*] que si l'amour est la réalité de la relation Je – Tu dans laquelle il se situe, que s'il est capable de se comprendre comme une personne déjà aimée dans l'être-ensemble où il vit. [...] l'amour devrait être ce présent de Dieu qui me délivre de mon passé stigmatisé par la haine, et que je traîne après moi dans le présent de tout-temps. L'amour n'est possible donc que par la foi, cette foi qui saisit la *rédemption* offerte dans le Verbe de Dieu dans laquelle on se sent aimé et libre à l'amour. »⁹⁰⁷ C'est, me semble-t-il, dans ce sens qu'il faut comprendre les paroles de la petite Marie mourante, « Pour papa, pour papa ! ». L'enfant, par son acte d'amour sur son lit de mort, répète l'événement originel du christianisme : la crucifixion et la rédemption qui s'ensuit. Celui qui est capable de recevoir l'amour émanant de cet acte est délivré de ses péchés.

⁹⁰⁷ Rudolf Bultmann, p. 137-139

V. « CES CHRÉTIENS MÉDIOCRE... »

La haine et le dégoût que Louis a senti sa vie durant pour ceux et celles qui, tout en se tournant vers les biens matériels se posent comme des chrétiens exemplaires, qui dénaturent la religion chrétienne jusqu'au point de devenir méconnaissable, cette haine paradoxale reflète le caractère à double-face du héros central. Son intransigeance, son refus total d'affecter marque à la fois une soif de vérité, le désir ardent de l'*essence*, voire de Dieu, mais est en même temps son crime, son *hybris*, pour ne pas dire *péché*. Ce trait de son caractère est d'une valeur extrêmement ambiguë. En effet, le contraste de la personne de Louis avec la plupart des gens de son entourage est éclatant : Louis est horrible, il est un monstre, comme il le dit lui-même. Mais, tout comme les héros semi-humains des mythes grecs, il est aussi *grandiose* dans son horreur : il est tel pour éviter la vulgarité. Il est terrible à tel point que cela l'élève au-dessus des autres humains, qui paraissent tous égaux, lâches, petits êtres illusoire, ombres éphémères, sans passions, sans existence originale.

Mais son caractère est ambigu d'une autre façon aussi. Car il faut voir que la conversion de Louis n'a été possible qu'à condition d'avoir mené cette vie monstrueuse. Il a péché à *cause* de son amour pour Dieu : il est devenu ainsi parce qu'au lieu de Dieu, il n'a trouvé que le monde, qui lui a fait sentir un profond dégoût. Son désir de Dieu l'a aveuglé : ne trouvant pas Dieu, il a adoré le monde — et lui-même, comme le premier existant de ce monde qui lui ait été donné. Car il faut savoir que nul homme ne peut atteindre Dieu par la seule force de sa volonté : la foi est le présent de Dieu. Vouloir le posséder, c'est confondre le divin avec les objets de ce monde. Le divin s'offre par amour, mais ne peut être possédé par le désir. Ici-bàs, tout est à posséder ; et lorsqu'on se voue à la possession, on se détourne de Dieu pour se tourner vers les biens de ce monde. Ainsi, on n'entend plus la parole de Dieu, et on répète le péché

originel d'Adam qui n'était autre que d'avoir tenu compte de la question : Dieu a-t-il vraiment ordonné cela ?⁹⁰⁸

Mais en même temps, le péché est la condition pour prendre conscience de sa culpabilité, et cette conscience est à son tour la condition pour la rédemption. Se voir comme pécheur, c'est se prosterner devant Dieu, c'est suspendre les *attentes* criminelles envers Dieu. Louis comprend enfin cette idée pourtant si difficile que « ce n'est peut-être pas pour [...] les justes, que ton Dieu est venu, s'il est venu, mais pour nous. [...] Isa, n'y a-t-il pas dans la turpitude je ne sais quoi qui ressemble, plus que ne fait leur vertu, au Signe que tu adores ? » — cette idée qui peut être résumé dans cette courte formule latine : *Simul peccator, simul iustus*.

Contrairement à « ces chrétiens médiocres », Louis a toujours très bien compris qu'« à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis ; mais il n'y a guère personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. »⁹⁰⁹ Qu'en réalité, il n'y a guère de chrétiens médiocres, car dans cette religion il n'y a pas de grades. Mais ce fait, qu'un homme quelconque ayant quelque connaissance théorique du christianisme et qui pense franchement peut facilement entrevoir, reçoit chez Louis une lumière tout à fait singulière. Car le héros non seulement comprend mais *vit* aussi cette expérience spirituelle que « Dieu se manifeste dans l'histoire pour celui seulement qui est capable de supporter d'être brisé par Dieu ».⁹¹⁰ Voilà la différence entre lui et son fils Hubert, cette âme si basse qui ne saisit de la religion que sa fonction sociale et instrumentale. Ce n'est pas qu'il soit un homme mauvais, c'est seulement qu'il est vulgaire. C'est beaucoup moins la haine et la rancune qui le font douter du changement du caractère de son père que la stupidité et l'insensibilité. L'expérience que son père raconte le dépasse, et cela vaut pour tous le reste de la famille.

⁹⁰⁸ *ibid.* p. 43

⁹⁰⁹ Monstesquieu : *Lettres persanes*, Lettre LVII, PML (?), 1995, p. 105

⁹¹⁰ Rudolf Bultmann, *ibid.* p. 203

Excepté Janine, qui devient de façon surprenante un personnage de premier ordre à la fin de l'œuvre. C'est elle qui sera le témoin terrestre de la conversion de Louis. D'un autre côté, elle représente une idée importante de Mauriac, à savoir qu'il n'y a que les gens passionnés qui ont accès à une existence propre, ou si l'on veut s'exprimer en termes chrétiens : il faut d'abord être brisé par sa passion (pour elle c'est Phili) pour avoir droit à la Rédemption de Dieu. Ainsi, la passion est ce mal qui cause la chute, mais c'est la chute causée par la passion qui permet de se saisir de son existence. *Simul peccator, simul iustus.*

CONCLUSION

Louis quitte la terre et son corps au moment de sa conversion, qui n'est que supposée, puisque le journal s'interrompt... Mais en tenant en compte de l'ensemble du roman, la supposition de sa conversion paraît bien fondée. Car pour dire « qui sait s'ils ne sont pas prisonniers comme je l'ai été moi-même, d'une passion qui ne tient pas à cette part de leur être la plus profonde ? » il devait y avoir une véritable révolution dans son approche des autres hommes : il est enfin capable d'apercevoir le « Tu » dans l'autre, même si ce « Tu » n'en est toujours pas capable. Il est dans l'amour, car il ne pose pas de critères pour donner ce dont il est toujours redevable. L'âme d'un homme a été sauvée... En même temps, Mauriac est assez sincère pour prévenir ses lecteurs trop enthousiasmés : il n'y a rien à faire « contre une certaine qualité de bêtise. On atteint aisément une âme vivante à travers les crimes, les vices les plus tristes, mais la vulgarité est infranchissable. »

OUVRAGES CITÉS / BIBLIOGRAPHIE

- BLUMENBERG, Hans : *La raison du mythe*, 2005, Gallimard
BULTMANN, Rudolf : *Hit és megértés*, L'Harmattan, 2007, Budapest *
CAMUS, Albert : *Caligula*, Librairie Gallimard, 1957, Paris
KERÉNYI, Károly : *Halhatatlanság és Apollón-vallás*, Magvető, 1984,
Budapest *
MAUPASSANT, Guy : *Clair de Lune*, 1998, Gallimard
MAURIAC, François : *Le nœud de vipères*, 1989, Éditions Bernard
Grasset

* Megjegyzés

Rudolf Bultmann és Kerényi Károly szövegeinek francia nyelven közölt részletei jelen dolgozat szerzőjének fordításai a bibliográfiában megadott magyar nyelvű művek alapján.